Le peintre Maurice-Élie Sarthou : notices

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE LA PEINTURE, sous la direction de Robert Maillard, Paris, LE ROBERT, 1975

Sarthou, Maurice (né en 1911)

Peintre français, né à Bayonne. Il passe sa jeunesse à Montpellier, où il suit des cours à l'Ecole des Beaux-Arts, avant de venir s'inscrire à celle de Paris. Participant régulièrement au Salon de Mai depuis 1949, il obtient en 1955 le Prix de la Critique. Amoureux du soleil, de l'eau et du sable, ce méridional a su endiguer sa fougue derrière le cloisonnement d'une touche très libre en apparence, mais fortement contrôlée. Partant d'une étude approfondie des apparences, il en dégage les structures profondes ; mais là où d'autres y verraient le point de départ à une composition abstraite, Sarthou se refuse à franchir le pas, trop soucieux qu'il est des grands mouvements internes de la matière et de la vie dont il entend restituer, en de larges nappes colorées, la cohésion, la densité, mais aussi la lisibilité. Même l'écume sous son pinceau se fait solide, et si rien n'est plus opposé à Sarthou que la dissolution impressionniste des formes, il s'éloigne tout autant de l'intellectualisme constructeur d'un Cézanne. Adepte d'une certaine liberté gestuelle, il met celle-ci au service de la couleur, à qui reste toujours le dernier mot. *(Tome 6, page 69)*

Catalogue de l'Exposition Sarthou à la Galerie Guiot en 1955 : Préface de Frank Elgar

M. E. SARTHOU

Que cette exposition soit la première de Sarthou à Paris, voilà qui ne laissera pas de surprendre nombre d'amateurs. Considérez, en effet, que ce peintre participe depuis six ans au Salon de Mai, que le Musée d'Art Moderne et plusieurs musées de province ont acquis quelques-unes de ses toiles, qu'il a exécuté de grandes décorations murales… S'il est donc loin d'être un inconnu, il est aussi un artiste discret. Mais comme il faut bien que l'œuvre ait une destination et que l'auteur affronte le public, afin de retrouver dans cette rencontre tant redoutée les certitudes dont son esprit s'assure, Sarthou s'est décidé à ne pas céler plus longtemps les résultats de sa recherche et les fruits de son effort.

Sa production s'ordonne autour de trois thèmes principaux. C'est d'abord une série de tableaux solidement construits et de dessins aquarellés : barques à Sète et cabanes de pêcheurs, plans imbriqués de toits et de murs décrépis, tels que les définit la lumière méditerranéenne quand elle enflamme les villages roussillonnais. Voici maintenant, conçus et peints d'une manière plus concentrée, avec leur dominante bleu-jaune-gris, des paysages de Provence et des vues de Alpilles. C'est enfin la remarquable suite des taureaux de Camargue, où l'artiste, par de larges arabesques et l'emploi résolu d'un noir lourd de chaleur, invente des formes puissantes et des rythmes d'un mouvement emporté.

Puisque notre époque se plaît à classer, à cataloguer, à diviser l'univers en catégories, n'hésitons pas à voir dans Sarthou un réaliste. Non pas un réaliste obéissant à une tradition

caduque ou à je ne sais quel néo-classicisme fastidieux, mais un peintre pour qui le monde extérieur existe tout autant que le monde intérieur, l'un complétant l'autre, l'un et l'autre se fécondant mutuellement pour se fondre à la fin de l'expérience dans une synthèse fluente, un état poétique où le réel et l'imaginaire, de nouveau réconciliés, peuvent engendrer les moyens de la plus haute expression.

Frank ELGAR,
Critique d'art

Catalogue de l'Exposition Sarthou au Musée Toulouse-Lautrec d'Albi en 1981 : Extrait de la préface de Jean DEVOISINS

SARTHOU, ou le soleil maîtrisé

[…] Tout l'essentiel de l'œuvre de SARTHOU découle de cette conjonction unique d'un site, d'une mer, d'une lumière et des éléments.

« Peintre minéral » écrira André Bay au vu des rochers des Baux ; « un peintre solaire » dira Denis Milhau devant les éclatantes lumières de ses paysages marins ; « le feu au musée » s'écriera Michel Crespy frappé par les étonnants incendies qui hantèrent longuement le peintre ; « Sarthou et le démon du Sud » conclura Waldemar George, saisissant parfaitement ainsi ce qu'a de profondément méridional le talent de l'artiste.

Mais René Barotte, dans une heureuse formule, abordera le problème plus proprement esthétique en caractérisant cet art comme « une ascension vers la synthèse » rejoignant ainsi, et l'élargissant, la pensée de Sarthou lui-même qui déclarait vouloir aller toujours vers la simplification.

Car en effet, si l'art de Sarthou se situe à une place difficile à définir entre la figuration et l'abstraction, c'est que, si l'événement, le thème ou le site est à l'origine de toute sa création, l'élaboration de l'œuvre, à partir de documents explicites, se fait en atelier, au cours d'un travail dont la lenteur effective n'est jamais apparente dans la réalisation finale, toute de spontanéité et, croirait-on, d'improvisation. ….

Jean DEVOISINS,
Conservateur du Musée Toulouse-Lautrec

Catalogue de l'Exposition Sarthou au Musée Fabre en 1968 : Préface de Jean Paulhan

SARTHOU

L'éblouissement a son danger : c'est qu'il nous fait confondre le frisson avec les vents, la peur avec une forêt sombre, le charme avec une aube, une aurore, et bref le dedans avec le dehors.

Tel est notre danger à tous : il s'est trouvé plus d'un philosophe pour démontrer et même pour croire, que le monde était tout entier de notre invention. Il n'est même pas besoin d'être philosophe. Car nous ne connaissons clairement des choses du monde que nos idées et nos

émotions. D'où la tentation est grande de négliger tout le reste qui nous demeure obscur, absurde. Mais il se peut que la peinture ait été inventée pour nous défendre d'un tel danger.

Sarthou a solidement organisé notre défense. Homme du Midi, il doit sans cesse cligner des yeux pour maintenir quelque forme, que le soleil était près de ronger.

Il n'a pas eu un maître mais cent. Dans les premiers temps, il prenait appui sur Matisse comme sur Cézanne, et sur Braque comme sur Villon. C'est la chance de notre temps que la grandeur y suive des voies diverses.

Il lui faut rater sa toile, puis la reprendre. Et la rater encore… Sarthou travaille dans la rigueur. Il fait songer à un moraliste.

Il se trouve que ce moraliste est par chance joyeux ; et cette rigueur tonique, ce n'est pas si commun. C'est qu'à aucun moment le peintre ne croit tout à fait à ses visions. Il ménage la part de l'obscur.

Que Sarthou nous montre les taureaux de la Camargue, la boue des étangs, l'or noir des pins, notre délectation a deux faces. Sur la première face, cette bonne odeur d'arbre, de sel et de marécage.

Mais sur la seconde, qui est plutôt abstraite, l'espace illimité, la couleur sans mesure, l'ombre brassée à la hâte. Or de ces deux faces, Sarthou pour notre plaisir sait faire un seul objet.

Jean PAULHAN,
de l'Académie Française

Catalogue de l'Exposition à la Galerie Guiot en 1962 : Extrait de la préface de Pierre Cabanne

L'art de Sarthou est un art intimiste, je veux dire lié à la poésie du réel considérée comme l'essence même de cette confidence qu'il établit lui-même entre le monde et lui. Il a le don de regravir avec des couleurs tous les degrés de la lumière où il inscrit ses formes, ses rythmes, ses plans dans un nouveau climat au sein duquel ils deviendront la source des vibrations de son tableau.

C'est en cela qu'il peut apparaître comme un peintre abstrait, c'est-à-dire bénéficiant de la liberté de l'abstraction tout en gardant vis-à-vis de la réalité une scrupuleuse honnêteté.

Pierre Cabanne
Historien d'art et critique

Catalogue de l'Exposition M.E. Sarthou *« Paysages d'eau »*, au Musée Toulouse-Lautrec à Albi en 2013 : Extraits d'un texte de Pierre Georgel

Soleil d'arrière-saison

Parce que, né la même année que Manessier, sept ans seulement après Estève et Bazaine, trois ans avant Staël, huit ans avant Soulages, mais mûri plus lentement et parvenu à la plénitude autour de 1960, il a porté les valeurs de l'art moderne alors même qu'elles amorçaient leur décrue, Sarthou passe aujourd'hui par le fameux purgatoire que connurent

de leur vivant plusieurs de ses maîtres d'adoption – Bonnard, Villon Bissière… – et que connaissent avec lui tant de ses pairs. Simple épisode de l'histoire du goût, qu'on se gardera de confondre avec l'histoire de l'art ! Émerveillons-nous plutôt de la splendide arrière-saison par laquelle le génie de l'art moderne s'est prolongé (se prolonge sans doute encore) longtemps après qu'il a été déclaré caduc et renvoyé à l'inactualité du musée : le génie de l'art moderne « historique », celui de Matisse, de Kandinsky au temps du Blaue Reiter, du resplendissant Bonnard post-nabi, resté proche de ses assises impressionnistes par son expérience lyrique du réel – un réel prodigieusement dilaté – , son ouverture illimitée de l'espace, son exaltation de la couleur, de la matière, du geste de peindre… […]

Car il en convient sans ambages : « L'artiste respire la vie par tous ses pores. Consciemment ou inconsciemment, son œuvre est influencée par tout ce qu'il voit, entend, subit » - et d'abord par les œuvres des autres « Je trouve ma vérité dans tout. Je suis très perméable… ». Des peintures de Lascaux à Piero della Franscesca et de Velasquez à Klee, l'éventail de ses affinités déclarées est ample (et surprendrait ceux pour qui influence implique forcément imitation), mais les modernes y prédominent de loin, et parmi eux les coloristes : Van Gogh, ses héritiers fauves – Matisse au premier chef -, Bonnard dans « la dernière époque », ainsi que quelques maîtres ayant su combiner à un espace fermement structuré venu du Cubisme une palette éclatante ou d'une pimpante fraîcheur : La Fresnaye, Villon surtout, à qui Sarthou voue une intense admiration (et qui l'apprécie de son côté, l'auteur de ces lignes peut en témoigner), et n'oublions pas leur cadet Desnoyer, le « bon géant de Sète », auteur d'une originale et puissante synthèse entre Cubisme et Fauvisme, qui le soutient, lui aussi, de son exemple. […]

On a observé ses variations systématiques autour d'un même sujet, « press(é) comme un citron » jusqu'à épuisement de son potentiel expressif… On a aussi bien mis en lumière – l'intéressé tout le premier – la nature complexe de son rapport au réel, le rôle moteur qu'il assigne à la mémoire et à l'imagination, indispensables relais de l'observation directe, et, en dernière analyse, le primat des impératifs plastiques sur toute autre considération, affective notamment : ses incendies de forêt ? – « J'avais envie de rouge… » ; ses carrières ? – « Ce que je demande à la terre des Baux, c'est de me donner des rapports de lumière, d'ombre et de couleur… » ; la lumière omniprésente ? – C'est « parce que la lumière mange les formes, […] pour détruire la forme réaliste… ». Toutes choses qui signent son appartenance à ce qu'il faut bien appeler déjà, à cette charnière de l'histoire de la peinture, la « tradition » moderne.

Mais cette tradition, Sarthou ne se sera pas borné à la poursuivre avec ferveur – et avec un talent que n'égalaient pas toujours des contemporains mieux traités par la renommée. Prenant place aux riches confins de la figuration et de l'abstraction qu'il avait pu découvrir chez Bissière et où s'illustrèrent tant de beaux peintres européens et américains, il y aura infusé une note assez unique, un « bouquet », dirait un œnologue, quintessence des « impressions » d'une vie en prise sur la nature et trop attentive à ses qualités concrètes pour les dissiper dans une sublimation sans reste. « Cette bonne odeur d'arbre, de sel et de marécage », résume d'un trait Jean Paulhan, qui se délecte de voir ce lyrique, presque ce visionnaire, exclure de ne « connaître des choses du monde que [ses] idées et [ses] émotions ». Cette empreinte spécifique et tenace du réel dont Sarthou disait attendre qu'elle donne « une joie supplémentaire » au spectateur et qui marque distinctement sa traversée de l'été indien de l'art moderne.

Pierre Georgel,
Conservateur général du Patrimoine